Moreau, Charles François
Jean Baptiste
Les époux de trois jours

PQ
2367
M4E7

LES ÉPOUX

DE TROIS JOURS,

OU

J'ENLÈVE MA FEMME,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. MOREAU ET OURRY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 Octobre 1810.

---

1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq St.-Honoré, Nos. 13 et 15.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. de VÉTILLY, veuve de 50 ans.	Mlle. *Bodin.*
ALPHONSE DE ROSTANGE, son neveu, âgé de 18 ans.	Mad. *Hervey.*
VICTORINE DE ROSTANGE, sa femme, âgée de 17 ans	Mlle. *Desmares.*
M. de FAMIGNAC, parasite gascon, amoureux de Mad. de Vétilly . . .	M. *Lenoble.*
M. GAILLARD, médecin	M. *Fontenay.*
Maître SIMON, greffier d'un village près de Paris	M. *Edouard.*
MATHURINE, sa femme	Mad. *Duchaume.*
M. GUILLEMAIN, maître d'un hôtel garni au Marais.	M. *Saint-Léger.*
NICOLE, paysanne cauchoise, servante de l'hôtel.	Mlle. *Minette.*
JACQUINET, garçon de l'hôtel . . .	M. *Justin.*

Quatre Paysans.

La scène se passe, au premier acte, dans un petit village près de Paris; au second, à Paris, dans un hôtel garni, au Marais.

LES ÉPOUX
DE TROIS JOURS.
COMÉDIE EN DEUX ACTES.

PQ 2361

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une chambre de paysan à son aise; une fenêtre à gauche; on voit sur la cheminée quelques *bouquins.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE SIMON, MATHURINE.

MATHURINE.

Eh ben, not' homme, te v'la pourtant nommé greffier de la commune, en dépit des envieux; et comme M. le maire est absent, tu te trouves aujourd'hui le premier de l'endroit.

MAITRE SIMON.

Oui, madame Mathurine, et j'espère que le village ne se repentira pas de son choix.

MATHURINE.

Madame Mathurine! est-ce que je ne sommes plus ta femme à présent?

MAITRE SIMON.

Si fait, si fait; mais un homme en place, voyez-vous, est astreint à un certain décorum.....

Air du vaudeville des Petits Savoyards.

Se tutoyer est un usage
Qui convient aux lourds villageois;
Mais, greffier du maire, je dois
Parler un plus noble langage.

LIBRARY 1972 UNIVERSITY OF TORONTO

Si je ne me faisais la loi
D'affecter un air d'importance,
Pour le vulgaire, entre un butor et moi,
Où serait donc la différence ?

MATHURINE.

Faut le croire, puisque tu le dis; t'es plus savant que nous, t'as étudié de jeunesse.

MAITRE SIMON.

Il est vrai; mon père, honnête fermier, assez borné, m'avait reconnu des dispositions: et pour me mettre en état d'aller à tout, il me laissa deux ans de plus que les autres à l'école.

MATHURINE.

Mon ami, à présent que te v'là greffier, faudra-t-il que je voie encore la femme du magister ?

MAITRE SIMON.

Je vous le permets, pourvu que vous sachiez tenir votre rang vis-à-vis d'elle.

MATHURINE.

Mais si elle va dire par-tout que je suis fière ?

MAITRE SIMON.

Refrain des petites gens: c'est votre devoir.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Entre un greffier, entre un maître d'école,
Aucun rapport, vraiment, n'est signalé;
L'un vous instruit dans l'art de la parole,
L'autre punit pour avoir trop parlé.
Ce qui sur-tout établit la distance
Dont votre époux est fier avec raison,
Le magister ne met qu'en pénitence,
Et le greffier peut vous mettre en prison. } *Bis.*

MATHURINE.

Ce n'est pas une place pour rire, celle-là ! Ah ça, et toi, tu n'iras donc plus boire avec le compère Guillaume ?

MAITRE SIMON.

Non; c'est un sacrifice que je fais à ma charge... et si je parais encore au cabaret, ce ne sera que pour déguster le vin, et voir si on ne trompe pas mes administrés.

MATHURINE.

V'la c'qui s'appelle faire sa place en conscience.

MAITRE SIMON.

Je n'ai qu'un regret: je prévois que je n'aurai pas beaucoup d'occupation dans cette commune; de bonnes gens, des mœurs simples....

Air du vaudeville de Fanchon.

Dans ce petit village,
Chaque fillette est sage.
Les enfans sont soumis;
Enfin, ici les hommes
Comme des frères sont unis.

MATHURINE.

Et cependant nous sommes
Tout voisins de Paris,

MAITRE SIMON.

Même air.

Jamais de subterfuge,
Point de plaideurs qu'on gruge,
Point de fripons hardis;
Les femmes économes
Travaillent comme leurs maris,
Et cependant nous sommes
Tout voisins de Paris.

Je doute fort qu'il se présente de long-tems quelqu'une de ces affaires où l'œil d'un magistrat éclairé .. de ces affaires, enfin, dont Cicéron disait: *Sub judice Lisette.*

MATHURINE.

Tiens, j'aperçois un étranger, ça promet du nouveau.

MAITRE SIMON.

Tenez-vous un peu en arrière.

SCÈNE II.

Les Mêmes, M. GAILLARD.

GAILLARD.

N'est-ce pas à M. Simon que j'ai l'honneur de parler?

MAITRE SIMON.

A lui-même, monsieur; puis-je savoir ce que vous postulez?

GAILLARD (*à part*).

Postulez!... On m'avait bien dit que maître Simon était un sot.

MAITRE SIMON (*bas à sa femme.*)

Il sait tout de suite à qui il a affaire. Comme un mot fait juger un homme!

GAILLARD.

Je ne postule rien, monsieur; je suis médecin, et c'est à M. le maire ou à M. le greffier que mon devoir m'oblige de m'adresser.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Veuillez me donner audience;
Sur un fait des plus importans,
J'appelle votre surveillance.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Laissez-nous pour quelques instans.

GAILLARD.

Il importe que l'on propage
Ce que je vais vous raconter;
Qu'on en parle à tout le village.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Tu peux rester. (*Bis.*)

Diable! une visite officielle! de quoi s'agit-il?

GAILLARD.

Voici le fait : vous avez, sans doute, entendu parler de cette fameuse maison de santé établie à une lieue d'ici ?

MATHURINE.

Ah ! oui ; cette maison de santé où il est mort tant de monde l'année dernière.

GAILLARD.

C'est moi qui en ai la direction. Vous savez qu'on y traite sur-tout les maladies de l'esprit ?

MAITRE SIMON.

Je n'y suis jamais entré, M. le Docteur.

GAILLARD.

Je n'ai pas de peine à le croire ; l'accès en est très-difficile.

MAITRE SIMON.

Mais, en ma nouvelle qualité, j'espère à présent y être admis sans difficulté.

GAILLARD.

Assurément. Nous avons beaucoup de fous dans cette maison, et même bon nombre de folles.

MATHURINE (*à son mari*).

Mon ami, pourrai-je y aller aussi ?

MAITRE SIMON.

N'êtes-vous pas ma femme ?

GAILLARD.

Malgré toutes nos précautions, de tems en tems quelques-uns d'entre eux parviennent à s'échapper. C'est ce qui est arrivé ce matin à deux de mes pensionnaires, ceux que j'affectionnais le plus.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Ces jeunes fous, en effet,
En moi devaient voir un père ;
Bientôt mon art salutaire
Les eût guéris tout-à-fait.
Ma science sans égale
Les calmait par intervalle :
Mais, ô disgrace fatale !
Craignant les médicamens,
A l'heure de ma visite
Tous les deux ont pris la fuite.

MAITRE SIMON.

Ils ont donc de bons momens ?

GAILLARD.

On ignore absolument la route qu'ils ont prise.

MAITRE SIMON.

Soyez tranquille ; s'ils passent sur notre territoire, je me charge de vous en rendre bon compte : et même, vu l'importance de l'évènement, je vais faire tirer le fusil d'alarme déposé dans mon grenier.

GAILLARD.

Un moment ! il est nécessaire que vous ayez des renseignemens positifs sur les fous que je vous signale. Ils sont jeunes ; l'un est de notre sexe, et l'autre...

MAITRE SIMON (*vivement*).

Est une femme ; il est inutile de m'en dire davantage. Rassurez-vous, M. le Docteur ; j'ai du coup-d'œil, je me connais en fous : j'en ai eu dans ma famille.

GAILLARD.

Sans adieu, M. le Greffier ; je reviendrai savoir le résultat de vos démarches.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Grace à vos soins, à votre intelligence,
Si l'un des deux se trouvait arrêté,
N'oubliez pas, dans cette circonstance,
Ce que prescrit l'humanité. (*Bis.*)
S'ils arrivaient dans les lieux où nous sommes,
Ménagez bien ces pauvres fous ;
Car, après tout, greffier, ce sont des hommes,

MAITRE SIMON.

Des hommes comme nous. (*Bis.*)

(*Gaillard sort*).

SCÈNE III.

MAITRE SIMON, MATHURINE.

MAITRE SIMON.

Enfin, voici une affaire qui exige de la sagacité. Le docteur n'est pas une bête : il compte beaucoup sur moi ; montrons-lui qu'il ne s'est pas trompé.

MATHURINE.

Ces pauvres fous ! C'est ben dur pourtant d'être enfermé pour ça.

MAITRE SIMON.

Silence, ma femme.... les opérations administratives ne sont point de votre ressort. Donnez-moi mon chapeau, et restez ici.

MAITRE SIMON.

AIR : *Arrivez donc, monsieur, le tems s'écoule.* (*Durelief*).

Dans le pays, je vais chercher main-forte ;
Un doux espoir d'avance me sourit :
Et l'on verra qu'un greffier de ma sorte
En aucun cas ne peut perdre l'esprit.

MATHURINE.

Eh ! mais j'y pense,
En ton absence
Si ces fous portaient ici leurs pas ?...

MAITRE SIMON.

Soyez tranquille ;
Il est facile
De tenir tête à ceux qui n'en ont pas.

Ensemble

MAITRE SIMON.

Dans le pays je vais chercher main-forte, etc,

MATHURINE.

Dans le pays va donc chercher main-forte ;
Je m'en rapporte à ce que tu m'as dit :
Et je sais bien qu'un greffier de ta sorte,
En aucun cas ne peut perdre l'esprit.

(*Simon sort*).

SCÈNE IV.

MATHURINE (*seule*).

Faut convenir que je suis ben heureuse, moi, qui ne sais ni A ni B, d'avoir épousé un savant comme celui-là ! C'est que dès l'ancien régime il vous était dans les grandes places : messier, marguiller, premier chantre au lutrin, et tout ça sans intrigue, sans cabale.

SCÈNE V.

MATHURINE, ADOLPHE, VICTORINE.

(Adolphe est en redingotte de basin, et Victorine dans le plus grand négligé du matin, un carton à dessiner sous le bras.)

VICTORINE (*appuyée sur le bras d'Adolphe*).

Ah ! mon ami, quelle chaleur ! je n'en puis plus !

ADOLPHE.

La mère, procurez-nous, je vous prie, quelques rafraîchissemens : ils vous seront bien payés.

MATHURINE (*à part.*)

Quel drôle de costume ils ont !

VICTORINE.

Un verre d'eau et de vin, c'est tout ce dont j'ai besoin.

MATHURINE.

Ben volontiers, ma belle demoiselle ; mais je n'avons ici que du vin de pays. (*A part.*) Il y a quelque chose là-dessous ; faut trouver un prétexte pour aller prévenir not' homme.

ADOLPHE.

Donnez toujours, ma bonne.

MATHURINE.

J'allons vous en chercher de meilleur dans le village; il n'y a qu'un pas d'ici; ne vous impatientez pas. (*A part.*) J'allons toujours les enfermer à double tour, en attendant que j'aie trouvé M. le greffier.

ADOLPHE.

Dépêchez-vous, nous sommes très-pressés.

(*Mathurine sort.*)

SCÈNE VI.

ADOLPHE, VICTORINE.

ADOLPHE.

Comme on doit être surpris, au château, de notre disparition !

VICTORINE.

Ma tante est peut-être bien inquiète.

ADOLPHE.

C'est sa faute aussi. Nous sommes mariés depuis trois jours; à peine avons-nous eu le tems d'être un moment ensemble. Madame de Vétilly, ta respectable tante, après nous avoir unis, consent, le lendemain du mariage, à nous mener à sa campagne. Cinq lieues de Paris, c'est charmant ! Un parc magnifique où l'on se perd, un labyrinthe où l'on se retrouve, c'était délicieux !... Eh bien ! au lieu de jouir de tout cela, il fallait faire et recevoir à tout moment des visites d'étiquettes; avoir à dîner les autorités locales, le curé, l'adjoint du maire et l'inspecteur des droits réunis. Pas une heure de liberté, pas un instant de tête-à-tête; je n'y tenais plus. Ma foi, pour être accablé d'importuns, pour passer les nuits à jouer à la bouillotte, être obligé de paraître dans vingt cercles, où l'on parle sans rien dire, de sourire à des gens qui nous ennuient, et de complimenter des imbécilles, ce n'était pas la peine de nous faire quitter Paris.

VICTORINE.

Eh moi donc ! ma tante voulait que je ne m'occupasse que de ma toilette.

ADOLPHE.

Comme si tu n'étais pas cent fois mieux ainsi.

AIR *du Négligé* (de *M. Deschalumeaux*).

La nature, guide fidèle,
Doit t'avertir
Que se parer quand on est belle,
C'est s'enlaidir ;
Le prix doit à la moins coquette
Etre adjugé ;
Et les Graces n'ont pour toilette,
Qu'un négligé.

VICTORINE.

On nous traitait, en vérité, comme des enfans.

ADOLPHE.

Et cependant j'ai dix-huit ans, et tu vas en avoir dix-sept. Conviens que je m'y suis pris adroitement pour tromper la surveillance de ma tante. Elle achevait sa toilette. Un tour de clef à la porte de son appartement, une commission à ta femme-de-chambre, nous gagnons lestement la petite grille du jardin, et nous voilà courant à travers champs avec plus de légèreté qu'un débiteur qui fuit une prise-de-corps. Mais je pense à la figure qu'aura dû faire notre voisin le parasite, ce pauvre M. Famignac, en apprenant notre départ. On allait se mettre à table !

VICTORINE.

Il n'en aura pas moins bien dîné.

ADOLPHE.

Tout en parlant à Madame de Vétilly de sa passion, qu'il nourrit depuis dix ans en dînant tous les jours chez elle.

AIR : *Ah ! quel funeste destin* (d'*Honorine*).

Timide et fidèle amant
De notre respectable tante,
Son feu constant
A table tous les jours s'augmente ;

Il a, je crois, double raison
Pour ne pas quitter la maison :
La tante est riche, il est Gascon.
Vingt fois leur hymen se remit ;
Mais sans se plaindre il attendit,
En songeant que la bonne dame,
Tout en n'appaisant pas sa flamme,
Appaise au moins son appétit.

VICTORNE.

Nous ne le gênerons plus.

ADOLPHE.

Dis donc qu'il ne nous gênera plus ; et nous voilà maîtres de nos actions.

VICTORINE (*vivement.*)

Nous serons toujours ensemble.

Ensemble.

AIR : *Cueillons, cueillons ces cerises nouvelles.*

A chaque instant j'entendrai donc ta bouche
Me répéter des sermens amoureux.
Le vrai bonheur que le monde effarouche
Vient de lui-même aussitôt qu'on est deux.

ADOLPHE.

Chacun s'établissait l'arbitre
Des instans qu'à l'Amour je dois ;
D'un époux j'avais le vain titre,
Mon cœur en réclame les droits.

VICTORINE.

Désormais de notre tendresse
Tous les vœux seront exaucés,
Et nous pourrons nous voir sans cesse,
Sans croire encor nous voir assez.

Tous deux.

A chaque instant, etc.

ADOLPHE.

D'ailleurs nous ne manquerons pas d'occupations... Et mon portrait qui n'est pas terminé ?...

VICTORINE (*montrant le carton*).

Tu vois que je ne l'ai pas oublié.... Ah ça, mais où irons-nous demeurer ?

ADOLPHE.

Ma foi, je n'y ai pas réfléchi... mais

AIR : *Amis, dépouillons ces pommiers.*

Je veux enfin dans d'autres lieux
Me soustraire aux visites
Des complimenteurs curieux,
Sur-tout des parasites ;
Et loin des fripons,
Des maudits gascons,
Dans une paix profonde,
Des sots m'isoler.

VICTORINE (*naïvement*).

Tu veux donc aller
Jusques au bout du monde ?

ADOLPHE.

Oh ! nous n'irons pas si loin. Mais cette bonne femme tarde bien à revenir.

VICTORINE.

Le village ne m'a pourtant pas semblé bien grand.

ADOLPHE.

Sais-tu qu'à notre mise singulière on nous prendrait pour des aventuriers ?

VICTORINE.

Tu m'as emmenée avec tant de précipitation...

ADOLPHE.

Je n'ai pas pris moi-même le tems de m'habiller. Mon idée est folle, extravagante ; c'est possible.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

De maint époux, je le conçois,
Je pourrais encourir le blâme ;
Car je suis le premier, je crois,
Que l'on voie enlever sa femme.

VICTORINE.

Les ruses ne te coûtent rien;
De la Folie, heureux apôtre,
Mon cher époux, on le voit bien,
N'est pas un mari (*bis*) comme un autre.

ADOLPHE.

Si l'on allait faire courir après nous, cependant....

SCÈNE VII.

Les mêmes, MATHURINE, Mtre. SIMON (*suivi de quatre paysans ridiculement armés*).

MAITRE SIMON (*au fond*).

Ils se doutent de quelque chose; silence.

VICTORINE.

Mon ami, je crois qu'il serait prudent de nous en aller.

MAITRE SIMON (*aux paysans*).

Gardez bien toutes les issues. (*A Mathurine*): Et vous, allez leur parler; que je juge à leurs discours s'ils sont dans un instant lucide.

MATHURINE (*avançant*).

Mes beaux jeunes gens, je vous ai un peu fait attendre; dam! c'est qu'il y a une trotte!

ADOLPHE (*prenant vivement le verre et la bouteille*).

Donnez, donnez vîte. (*Il verse à boire à Victorine.*)

MAITRE SIMON (*aux paysans*).

Mouvemens convulsifs! l'accès approche.

ADOLPHE (*donnant six francs à Mathurine*).

Tenez, voilà pour votre peine.

MATHURINE.

Six francs pour un verre de vin ! C'est beaucoup trop ! (*A maître Simon*) : Faut il les prendre ?

MAITRE SIMON.

Ce n'est pas le moment de les contrarier.

VICTORINE.

En vous remerciant, bonne femme.

ADOLPHE.

Allons, partons ; nous n'avons pas de tems à perdre.

(*Ils vont pour sortir, Simon les arrête.*)

MAITRE SIMON.

Doucement, s'il vous plaît.

ADOLPHE.

Que nous veut cet homme ?

MAITRE SIMON.

AIR : *Négligent, distrait* (du *Bar mitoyen*).

Sans nulle frayeur soumettez-vous,
Point de résistance,
On a de l'indulgence ;
On peut excuser de jeunes fous,
Mais il faut nous suivre et retourner chez vous.

VICTORINE.

Le sort jaloux a trompé notre attente.

MAITRE SIMON.

C'est donc ainsi que vous vous échappez ?

ADOLPHE (*à Victorine*).

Quand nous croyons bien attrapper ma tante,
C'est nous, hélas ! qui sommes attrapés.

MAITRE SIMON.

Sans nulle frayeur, soumettez-vous, etc.

MATHURINE *et les 4 paysans.*

Sans nulle frayeur soumettez-vous, etc.

VICTORINE.

Ensemble.

Allons, mon ami, soumettons-nous,
Point de résistance,
Il faut de la prudence;
De ma tante craignons le courroux;
Il vaut mieux les suivre et retourner chez nous.

ADOLPHE

Je voudrais opposer, entre nous,
Quelque résistance
A cette violence;
Mais que puis-je ici seul contre tous?
Il vaut mieux les suivre et retourner chez nous.

ADOLPHE (*suite de l'air*).

Allons, allons,
Capitulons;
Monsieur agit en conscience,
Il a, je crois, l'esprit bien fait.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Il extravague tout-à-fait.

Ensemble.

Sans nulle frayeur soumettez-vous, etc.

MATHURINE *et les 4 paysans*

Sans nulle frayeur soumettez-vous, etc.

VICTORINE.

Allons, mon ami, soumettons-nous, etc.

ADOLPHE.

Je voudrais opposer, entre nous, etc.

ADOLPHE.

Expliquez-nous du moins comment ma tante?...

MAITRE SIMON.

Voilà le docteur qui vous expliquera cela mieux que moi.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, GAILLARD.

ADOLPHE.

Le docteur ! Je ne connais point cette figure-là.

GAILLARD.

Eh bien, M. Simon, vous avez donc arrêté ?...

MAITRE SIMON.

Vos fugitifs, oui, Docteur, et je les remets *in manus tuum.*

ADOLPHE.

Un médecin à notre poursuite ! Ah ! nous ne pouvions pas échapper.

GAILLARD (*examinant Adolphe et Victorine*).

Eh ! mais ce ne sont pas là mes pensionnaires ; il y a ici du quiproquo.

VICTORINE (*à Gaillard*).

Monsieur, ma tante est-elle bien en colère ?

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Sa tante ! Ils ne sont pas plus raisonnables l'un que l'autre.

GAILLARD (*à part*).

Cette mise singulière... ces figures intéressantes !... Il faut savoir quels sont ces jeunes gens. (*Haut.*) Maître Simon, retirez-vous un peu, et laissez-moi leur parler.

MAITRE SIMON.

Oui, Docteur ; mais nous serons là pour vous secourir, s'ils devenaient furieux.

(*Ils se retirent tous dans le fond du théâtre*).

ADOLPHE.

Ah ça, Monsieur, pour qui nous prend-on, je vous prie ?

GAILLARD.

Faut-il vous le dire ? Pour des fous.

VICTORINE.

Comment, pour des fous !

GAILLARD.

Echappés d'une maison de santé dont j'ai la direction. M. le Greffier s'est mépris, je le vois ; mais ne peut-on savoir qui vous êtes ?

ADOLPHE.

Le neveu de madame de Vétilly, dont le château n'est qu'à deux lieues d'ici.

GAILLARD.

Et mademoiselle ?

ADOLPHE.

Mademoiselle est ma femme.

VICTORINE.

Oui, Monsieur; mariés depuis trois jours, Adolphe s'est ennuyé des visites continuelles qui nous empêchaient d'être à nous-mêmes, et ce matin...

GAILLARD.

Eh bien, ce matin ?...

VICTORINE.

Il m'a enlevée.

GAILLARD.

Quelle folie !

MAITRE SIMON (*s'approchant de Gaillard.*)

Est-il tems de les faire lier ?

GAILLARD.

Non, Greffier ; ce sont des phénomènes.

AIR *du vaudeville de la Partie Carrée.*

Oui, leur folie est vraiment sans seconde,
L'observateur en fera son profit.
Vit-on jamais un mari, dans le monde,
Pour sa femme perdre l'esprit ?
J'ai bien pu voir, en mainte conjoncture,
Quelques époux, avec gaîté
Courir les champs ; mais c'était, je vous jure,
Chacun de son côté. (*Ter.*)

Et pour vous rassurer davantage, je vous déclare que ce ne sont point les personnes que je cherche.

MAITRE SIMON.

Ils ne sont pas fous ! mais regardez-les donc, Docteur ; est-ce que des gens sensés s'habillent à moitié ?

GAILLARD.

Mauvaise preuve ; allez donc dire cela à nos dames à-la mode.

MAITRE SIMON

Je n'en reviens pas. Mais enfin, vous répondez d'eux, Docteur. (*Aux paysans*) : Messieurs, je vous licencie ; allez quitter vos armes. Mais on ne devrait pas si légèrement déranger un homme en place.

(*Les paysans sortent.*)

ADOLPHE.

Nous voilà donc sauvés par ordonnance du médecin ; (*à Victorine*) et nous pourrons continuer notre voyage. En vous remerciant, Docteur.

AIR *du vaudeville du Collato.*

Sans adieu, Greffier ;
Mais songez, homme d'importance,
Que de l'apparence
Il faut toujours se méfier

MAITRE SIMON.

Mon petit monsieur,
Ce ton railleur
Est malhonnête ;
Et, de bonne foi,
Vous croyez-vous plus fin que moi ?
Je vous puis, d'un mot,
Prouver bientôt
Si je suis bête.

ADOLPHE.

Oh ! rassurez-vous,
Ce n'est plus un doute pour nous.

ADOLPHE et VICTORINE.

Sans adieu, Greffier ;
Mais songez, etc.

GAILLARD.

Le pauvre greffier
Voit, malgré son air d'importance,
Que de l'apparence
Il aurait dû se méfier.

Ensemble.

MAITRE SIMON (*à Adolphe*).

Petit écolier,
Vous me croyez plein d'ignorance ;
Mais à l'apparence
Il ne faut jamais se fier.

MATHURINE (*à part*).

Monsieur le Greffier
A fait, je crois, une imprudence ;
Car à l'apparence
Il ne faut jamais se fier.

(*Gaillard, Adolphe et Victorine sortent.*)

SCÈNE IX.

MAITRE SIMON, MATHURINE.

MAITRE SIMON

Voilà une aventure qui me confond.

MATHURINE.

C'est ta faute aussi, tu ne fais pas assez d'attention...

MAITRE SIMON.

Taisez-vous, sotte que vous êtes.

SCÈNE X.

Les mêmes, FAMIGNAC.

FAMIGNAC (*accourant*).

Eh! donc, j'interromps un tête-à-tête conjugal? un siége, jé vous prie.

AIR : *Qu'un poëte souvent guette* (de *Bancelin*).

Quellé routé!
Qu'on m'écouté;
Car j'ai fait, quoiqué sans douté
Il m'en coûté,
Banquerouté
Au festin
Lé plus divin.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Un tabouret à monsieur.

(*à Famignac*).

Vous trouveriez-vous malade?

FAMIGNAC.

Non, jé suis en ambassade.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Un fauteuil à monseigneur.

FAMIGNAC.

Nous avons fait diligence
Du château jusques ici.

MAITRE SIMON (*à Gaillard*).

Monsieur sert quelque puissance?

FAMIGNAC (*se levant*).

Madame de Vétilly.

MATHURINE (*à maître Simon*).

Ensemble.

Encore une, (*bis*)
C'est avoir de l'infortune ;
Encore une (*bis*)
Que tu n'as pas su juger.

MAITRE SIMON (*à part*).

La fortune (*bis*)
Me garde, je crois, rancune ;
La fortune (*bis*)
Du talent veut se venger.

FAMIGNAC.

O fortune
Importune !
Je te garderai rancune.
Infortune
Peu commune !
Voyager
Sans rien manger !

Oui, sandis, jé suis à jeun pour courir après un couple fugitif, et madame de Vétilly, leur tante, m'attend, dans son carosse, à votre porte. Né pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles?

MATHURINE.

Un jeune homme et une jeune personne, n'est-ce pas?

FAMIGNAC.

Justement. Les auriez-vous vus?

MAITRE SIMON.

Parbleu! sans doute, puisque je les ai fait arrêter.

(FAMIGNAC *courant à la fenêtre*).

Ah! quel bonheur! madame dé Vétilly, venez vîte, ils sont arrêtés.

MATHURINE.

Mais un moment donc, monsieur, c'est qu'ils ne le sont plus.

FAMIGNAC.

Eh! sandis, qué né commenciez-vous par mé diré cela?

SCÈNE XI.

Les mêmes, madame de VÉTILLY. (*Elle est en négligé de voyage, un peu ridicule : un mantelet, une canne, un sac à ouvrage, etc.*)

Mme. DE VÉTILLY.

AIR : *L'avez-vous vu mon bien aimé.*

Où sont-ils donc, ces chers enfans ?
Au gré de mon ivresse,
Je veux, dans mes embrassemens,
Leur prouver ma tendresse...
Mais non, c'est par trop de bonté,
Ils bravent mon autorité,
Qu'ils perdent l'espoir
D'émouvoir
Un cœur qui les rejette :
Ici, je ne veux pas les voir.

FAMIGNAC

Vous serez satisfaite.

Ils y sont bien vénus, mais ils sont décampés.

Mme. DE VÉTILLY.

Ils ne sont plus ici ! partons, M. Famignac, partons. Mais quelle route ont ils pris ?

MATHURINE.

Ils seront sûrement montés dans la voiture publique qui part tous les jours pour Paris.

Mme. DE VÉTILLY.

Allons à Paris !

FAMIGNAC.

Mais, madame, vous n'y pensez pas ; cette ville est si grande !

AIR : *Tout ça passe.*

S'ils ont déjà su gagner
L'asylé de la folie,
Qui pourra nous désigner
Cette jeunesse étourdie ?

Nous y verrons, jé parie,
Rédoubler notre embarras...
Etourdi, femmé jolie.
Ça sé trouve (*bis*) à chaqué pas.

Jé serais d'avis dé faire ici un léger repas.

Mme. DE VÉTILLY.

Y a-t-il long-tems qu'ils sont partis?

FAMIGNAC (*bas à Mathurine*).

Dites qué oui.

MATHURINE.

Oui, madame, très-long-tems.

Mme. DE VÉTILLY.

Raison de plus pour ne pas perdre une minute.

FAMIGNAC.

Un peu dé patiencé, madamé, un peu dé patiencé.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Qué pour moi, pour vos chévaux,
La pitié sé fasse entendre,
En ces lieux laissez-nous prendre
Un quart-d'heure dé répos;
Pour eux rieu n'est plus utile;
Songez, qu'à vos lois docile,
Un serviteur imbécille,
Par trop dé zèle entraîné,
Leur a, d'uné main farouche,
Oté lé foin dé la bouche,
Et qué jé n'ai pas diné.

Mme. DE VÉTILLY.

Vous dînerez ce soir; il faut que je les retrouve. Les malheureux enfans! ils me feront mourir de chagrin! Je n'avais consenti à les unir qu'à condition qu'ils ne me quitteraient pas, et si, malgré leur jeunesse, ils prétendent être maîtres de leurs actions, je fais annuller le contrat.

MAITRE SIMON.

Madame, madame, songez, je vous prie, que vous parlez devant un magistrat.

Mme. DE VÉTILLY.

Mais vous, monsieur de Famignac, que je n'étais pas éloignée de choisir pour époux, vous prenez cet évènement avec bien de la tranquillité; feu M. de Vétilly aurait été furieux.

FAMIGNAC.

Eh! madame, jé lé suis aussi, mais c'est uné colère concentrée.

Mme. DE VÉTILLY.

Donnez-moi le bras, M. Famignac, avec de l'argent on obtient par-tout des renseignemens.

SCÈNE XII.

Les mêmes, GAILLARD.

GAILLARD.

Je me flatte, madame, de pouvoir vous en donner qui vous aideront à retrouver vos étourdis.

MAITRE SIMON (*à part*).

Le docteur!

Mme. DE VÉTILLY.

Ah! monsieur, vous me rendez la vie!

GAILLARD.

Je n'ai pas l'honneur d'être votre médecin, madame, mais je dirige une maison de santé dans les environs de votre château, et je me félicite d'une occasion.....

FAMIGNAC.

Les coupables vous ont pris pour médiateur, cela est clair; eh! donc, qu'ils paraissent, qu'on les gronde, qu'on leur pardonne..... et qué l'on dîne.

GAILLARD.

Doucement, monsieur, mon pouvoir ne va pas si

loin ; mais, voyant ces jeunes gens déterminés à se rendre à Paris, je leur ai indiqué un hôtel, dont voici l'adresse. (*Il la remet à madame de Vétilly*).

Mme. DE VÉTILLY.

J'y veux arriver aussitôt qu'eux.

FAMIGNAC (*à part*).

Sandis, voilà lé dîner ajourné indéfiniment!

Mme. DE VÉTILLY.

AIR : *Sous le feuillage on se rendra* (d'*Honorine*).

Ma présence
Les surprendra,
Ma prudence
Les calmera ;
Voilà l'affaire d'importance ;
On dînera
Quand on pourra.

FAMIGNAC (*à madame de Vétilly*).

Famignac à jeun restera,
Jusqu'à Paris il vous suivra ;
Mais convenez, en conscience,
Qu'il faut bien vous aimer pour ça!

Ensemble.

Il faut partir
Faisons toute diligence ;
Il faut partir !
Après eux il faut courir.

FAMIGNAC (*à part*).

Faut-il partir !
Dans cet état d'abstinence;
Toujours courir!
De l'Amour je suis martyr.

MATHURINE (*à part*).

Faut convenir,
Qu'dans cet état d'abstinence,
L'pauvre martyr
N'a plus la force d'courir

MAITRE SIMON.

Quel déplaisir!
Le docteur à ma science
Vient recourir,
Et puis m'empêche d'agir.

GAILLARD, *avec les autres.*

A les guérir
D'une telle extravagance,
A les guérir,
Le tems seul peut parvenir.

(*A part.*) Oui, ceux qui les font tant courir,
Sont moins fous, j'en dois convenir,
Et j'aurais pu les retenir. (*bis.*)

Mme. DE VÉTILLY.

Il faut partir, etc.

FAMIGNAC.

Faut-il partir, etc.

MATHURINE.

Faut convenir, etc.

MAITRE SIMON.

Quel déplaisir, etc.

GAILLARD.

A les guérir, etc.

Fin du premier acte.

ACTE II.

(Le théâtre représente d'un côté une salle d'hôtel garni, de l'autre une chambre; elles communiquent entre elles. Dans la chambre, une fenêtre au fond, un petit secrétaire, des chaises, une table, des plumes, de l'encre.)

SCÈNE Ire.

NICOLE, *seule* (*elle met en ordre la salle*).

V'la l'hôtel rangé depuis le grenier jusqu'à la cave, il n'y manque plus rien... que des voyageurs. C'est ben drôle que dans le quartier le plus à la mode du Marais, tout près de la rue du Pas-de-la-Mule, et de la place des Voges, je ne voyons pas plus souvent du monde! Mon parrain, qui m'a fait venir du pays de Caux pour lui succéder queuqu' jour, a pourtant choisi une fière enseigne: *M. Guillemain, aubergiste-traiteur, à la Bête du Gévaudan.* Ah! je d'vinons ben c'qui nous fait du tort!

AIR: *Tout chacun l'aime et l'admire.*

Quand il s'agit d'fair' la carte,
Mon parrain, en vérité,
Sans scrupul' queuq'fois s'écarte
Des lois de la probité,
Loin qu' ces motifs-là le r'tiennent,
Il se dit, en pareil cas:
Faut fair' payer ceux qui viennent,
Pour ceux qui ne viennent pas.

Moi qui jamais, je m'en vante,
Par l'or ne m'laissis tenter,
Depuis que j'suis sa servante,
Je m'surprends à l'imiter.
C'n'est pas qu'ses raisons m'conviennent,
Mais je m'dis comm' ça tout bas:
Faut fair' payer ceux qui viennent,
Car ils ne reviendront pas.

SCÈNE II.

NICOLE, JACQUINET, ensuite ADOLPHE et VICTORINE.

JACQUINET (*arrivant en sautant*).

Deux personnes, mamzelle, deux personnes!

NICOLE (*de même*).

Deux personnes! ah! queu journée, mon garçon!

ADOLPHE et VICTORINE (*entrant*).

AIR : *Ah! maman, etc.*

Ah! grands Dieux, que nous l'échappons belle!
Sans ce cher docteur,
Dont notre cœur
Bénit le zèle,
D'un greffier l'ignorance cruelle
Mettait, sans façons,
L'Amour aux Petites-Maisons.

NICOLE (*les saluant gauchement*).

Pour Monsieur, ici que puis-je faire?

ADOLPHE.

Vîte un logement,
Petit ou grand;
Mais, pour nous plaire,
Ayez soin qu'il soit bien solitaire,
C'est notre desir.

NICOLE (*naïvement*).

Vous ne pouviez pas mieux choisir.

ADOLPHE et VICTORINE.

Ensemble

Ah! grands Dieux, que nous l'échappons belle!
Sans ce cher docteur, etc.

NICOLE et JACQUINET (*à part.*)

Ce monsieur et cette demoiselle
Sont mis bien drôl'ment;
Assurément,
C'couple fidèle,
De folie offre un plaisant modèle,
Et peut, sans façons,
Entrer aux Petites-Maisons.

JACQUINET.

Monsieur et madame n'ont point de paquets à monter ?

VICTORINE.

Non, mon ami.

JACQUINET (*bas à Nicole*).

Mauvaises pratiques. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ADOLPHE, VICTORINE, NICOLE.

ADOLPHE.

Eh! bien, petite, ne voyez-vous pas que nous attendons ?

NICOLE (*à part*).

Si mon parrain allait me gronder..... Monsieur.... c'est que.....

ADOLPHE (*à Nicole, en regardant l'autre chambre*).

Eh ! voilà précisément ce qu'il nous faut.

AIR : *Allons tous rendre hommage.*

Ce logement, ma chère,
Peut faire
Notre affaire,
Un fort beau jour l'éclaire ;
Nous nous en emparons.

NICOLE (*à part*).

On n'a jamais fait moins d'façons ;
Il faut, la chose est claire,
Chez nous, pour se trouver au mieux,
Qu'ils soient ben mal chez eux.

ADOLPHE et VICTORINE.

Ce logement, ma chère, etc.

NICOLE (*à part*).

Ensemble Y a là-d'ssous queuqu'mystère ;
Mais mon parrain, j'espère,
Eclaircira l'affaire ;
Comptons-lui nos soupçons.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ADOLPHE, VICTORINE.

ADOLPHE.

Nous voilà donc enfin chez nous.

VICTORINE.

Ce n'est pas sans peine toujours. As-tu remarqué comme on nous regardait dans cette voiture ?

ADOLPHE.

Passe pour les curieux ! mais cet intrépide questionneur qui m'avait entrepris. — Monsieur va à Paris ? — Oui, monsieur. — Monsieur descend chez lui ? — Non, monsieur. — C'est étonnant ; il faut donc que ce soit chez des amis particuliers ? — Non, monsieur. — C'est très-singulier, car ce costume ... au reste, monsieur n'aime peut-être pas la toilette ! — Ni les questions, monsieur Je n'ai pas trouvé d'autre moyen de finir la conversation.

VICTORINE.

J'espère, Monsieur, que vous êtes content de ma docilité ? je ne me suis pas donné le tems, pour vous suivre, de prendre une seule robe.

AIR *du vaudeville du Jockei.*

De plus d'une femme, aujourd'hui,
Quand la parure est la folie,
Ne voir, n'aimer que mon mari,
C'est toute ma coquetterie.

ADOLPHE.

Aimer ton mari ! Dans ce cas,
Ma tante, censeur incommode,
Assurément, ne pourra pas
T'accuser de suivre la mode.

VICTORINE.

Enfin, nous n'avons rien apporté.

ADOLPHE (*montrant de l'or*).

Voilà pour suppléer à tout : au son magique de ce métal, les valets accourent, les marchands s'empressent, les magasins s'ouvrent, les étoffes se déploient, et en moins d'une heure on a un habit à la mode, un logement superbe et une table excellente, sans qu'on ait eu presque l'embarras de choisir, et la fatigue de demander.

VICTORINE (*vivement*).

Ah ! mon ami, il faut absolument que j'écrive à ma tante.

ADOLPHE.

C'est juste, sans donner notre adresse cependant ; il faut de la prudence : voilà précisément des plumes et de l'encre. Mets-toi à cette table.

VICTORINE (*s'asseyant à la table*).

« Ma chère tante, ne soyez point inquiète, nous » sommes à Paris. »

ADOLPHE (*appuyé sur sa chaise*).

Elle pourra chercher, la ville est si grande.

VICTORINE (*écrivant*).

AIR : *L'autre jour la p'tite Ysabelle.*

« Dans le quartier le plus tranquille,
» Nous avons été demeurer ;
» On croit à peine être à la ville
» Lorsque l'on vient s'y retirer.
» Dès la brune, la porte close
» Ne s'ouvre plus aux ennuyeux ;
» On y repose (*bis*)
» A qui mieux mieux ;
» Avant deux heures l'on y dîne :
» Séjour de l'éternelle paix ».

« On n'y entend pas une voiture ; on ne va pas au » spectacle, parce qu'ils finissent trop tard ; on n'y » joue qu'au loto et au nain jaune..... »

ADOLPHE (*l'interrompant*).

Mais tu veux donc qu'elle devine
Que nous habitons le marais !

VICTORINE.

Ah ! mon Dieu ! tu as raison, je vais recommencer.

SCÈNE V.

ADOLPHE et VICTORINE (*dans leur chambre, dont ils ont fermé la porte*), GUILLEMAIN, NICOLE (*dans l'autre salle*).

GUILLEMAIN (*à Nicole*).

Vous avez eu très-grand tort, mademoiselle, de recevoir des aventuriers qui n'ont seulement pas une valise, à ce que m'a dit Jacquinet. Mais d'où venez-vous donc ?

NICOLE.

J'arrive de mon village.

ADOLPHE (*à Victorine, suivant des yeux ce qu'elle écrit*).

C'est très-vraisemblable.

GUILLEMAIN (*à Nicole*).

Vous compromettez ma maison, moi qui suis connu pour un honnête homme.

ADOLPHE (*à Victorine de même*).

Ceci est plus difficile à croire.

GUILLEMAIN.

Ne savez-vous pas que je suis responsable des personnes que je loge ? que je dois m'informer exactement

qui elles sont et d'où elles viennent. (*A part.*) Pas une valise !

NICOLE.

Dam ! mon parrain, moi, je n'ai pas osé....

ADOLPHE (*à Victorine, qui plie la lettre*).

A propos, nous n'avons pas demandé le nom du maître de la maison.

GUILLEMAIN (*à Nicole*).

L'imbécille !

AIR : *En revenant d'Auvergne* (de *Ducray*).

Vous ne profitez guère,
Et vous traitez, ma chère,
De la même manière
Les petits et les grands ;
Tout vous semble possible,
Et votre ame sensible
N'est pas inaccessible
Aux plus doux sentimens.
D'humeur franche et bénigne,
J'ai beau vous faire signe,
Aux gens qu'on vous désigne,
Vous n'osez, sotte insigne,
Jamais rien demander,
Demander; (*bis*)

(*Avec colère.*)

Vous n'êtes pas digne
De me succéder. (*Ter.*)

(*A Nicole*). Où sont ces petites gens? vous allez voir comme je vais leur parler.

NICOLE.

Ils sont là, mon parrain.

GUILLEMAIN (*à part*).

Une chambre de deux louis par mois ! (*Haut.*) Ouvrez, monsieur, c'est le maître de l'hôtel.

SCÈNE VI.

Les mêmes, ADOLPHE, VICTORINE.

ADOLPHE (*ouvrant*).

Ah! monsieur, enchanté de vous voir!

GUILLEMAIN (*d'un ton brusque*).

Pardon, monsieur, mais je n'ai pas l'habitude de faire des complimens. Nicole vient de m'annoncer qu'elle vous avait reçus....

VICTORINE.

De la manière la plus aimable.

GUILLEMAIN (*de même*).

C'est une petite sotte; elle aurait dû vous dire que cet appartement était retenu par des personnes de considération.

ADOLPHE.

Qu'à cela ne tienne; vous nous en donnerez un autre: ma femme n'est pas plus difficile que moi.

GUILLEMAIN (*avec ironie*).

Ah! madame est votre épouse?..... c'est singulier. (*Bas à Nicole*. Aventuriers, aventuriers, sans crédit, sans argent.

ADOLPHE (*à Guillemain*).

Voilà un louis; faites-nous, je vous prie, servir à dîner.

GUILLEMAIN (*très-surpris, à part*).

Un louis! (*Prenant un air plus gracieux.*) Comment donc, monsieur, avec un grand plaisir..... mais voyez comme tous ces domestiques sont lents! Et madame qui craint peut-être l'humidité; il fallait donc

faire allumer du feu. (*A Nicole.*) Vous ne me dites pas que ce sont des personnes d'importance, mal-adroite que vous êtes. (*Il appelle.* Jacquinet!... Jacquinet!.... Aucun égard..... aucune prévenance.

SCÈNE VII.

Les mêmes, JACQUINET (*accourant*).

JACQUINET.

Me v'là, not' maître.

GUILLEMAIN (*bas à Jacquinet*).

Je vous trouve bien plaisant, drôle que vous êtes, de venir me parler mal des gens les plus honnêtes. (*Haut.*) Allez tout de suite chez le restaurateur de l'hôtel.

JACQUINET (*très-haut*).

Ah! oui, le marchand de vin du coin.

GUILLEMAIN (*bas à Jacquinet*).

Te tairas-tu coquin!

ADOLPHE.

Chez le plus voisin. Voilà un louis de plus; qu'on nous serve promptement.

GUILLEMAIN (*à Jacquinet*).

AIR *du vaudeville de la Belle Fermière.*

Que l'on aille de ce pas
Commander au chef de cuisine
Le meilleur de tous les repas;
Qu'avant deux heures monsieur dîne!
Qu'il soit promptement servi;
Qu'à mes ordres asservi
Ici tout le monde, à l'envi,
S'empresse de bien faire;

(*Il donne un louis à Jacquinet, et met l'autre dans sa poche.*)

Que chacun soit à son affaire. (*bis.*)

(*Jacquinet sort.*)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, excepté JACQUINET:

ADOLPHE.

Ah ! ça, mon cher hôte, vous dites donc que vous ne pouvez nous louer ces deux pièces ?

GUILLEMAIN (*embarrassé*).

J'ai dit cela..... Ah ! monsieur, mille excuses, je voulais dire qu'il me semble que ce logement est bien petit.

VICTORINE.

Oh ! nous nous y trouvons fort bien.

ADOLPHE.

Au fait, le prix de cet appartement ?

GUILLEMAIN.

Madame s'exprime avec une grace..... six louis par mois, en conscience.

NICOLE (*à part*).

Ils vont se fâcher, c'est sûr.

ADOLPHE (*à Guillemain*).

Cela n'est pas trop cher. (*A Victorine.*) Il est un peu fripon.

GUILLEMAIN (*à Adolphe*).

C'est ce que tout le monde dit.

ADOLPHE.

Ne faut-il pas payer la quinzaine d'avance?

GUILLEMAIN.

Fi donc! monsieur, on connaît son monde; et ce n'est pas l'usage chez moi.

VICTORINE.

Avez-vous beaucoup de locataires ?

GUILLEMAIN.

Mais, madame, pour le moment....

AIR *du vaudeville de Catinat.*

Mon premier, d'un banquier connu,
Sera bientôt le domicile ;
Et le second est retenu
Pour une dame fort tranquille ;
J'ai deux bons bourgeois, bien unis,
Qui vont occuper le troisième ;
Une veuve de trois maris
Qui demande le quatrième.

ADOLPHE.

De sorte qu'avec tout ce monde-là vous n'avez encore personne ?

VICTORINE.

Tant mieux, nous n'entendons pas de bruit.

NICOLE (*à part*).

C'est drôle ! ils sont contens de tout.

GUILLEMAIN (*à part*).

Qu'est-ce que je pourrais leur fournir encore..... (*Haut.*) Si monsieur et madame aimaient la bonne comédie je me chargerais de leur faire louer une loge à la Gaîté, à l'Ambigu ou aux Jeux gymniques ; enfin, monsieur, disposez de tous mes services.

ADOLPHE.

Nous ne vous en demandons qu'un, c'est de nous faire dîner.

GUILLEMAIN (*à part*).

Je vole.

AIR *de la contredanse des Drapeaux.*

Quel bonheur qu'ils aient fait choix
De la maison que j'habite!
Cette fois
Voilà, je crois,
L'hôtel sauvé pour un mois.
(*Haut.*) Tout ce que monsieur voudra
Il pourra
L'avoir de suite.

NICOLE (*saluant gauchement*).

Quand madame sonnera,
N'y a pas d'ouvrag' que je n'quitte.

ADOLPHE et VICTORINE.

Allez vîte. (*bis.*)

GUILLEMAIN (*à part*).

Ensemble.

Quel bonheur qu'ils aient fait choix, etc.

NICOLE (*à part*).

Queu bonheur qu'ils aient fait choix
De la maison que j'habite!
Cette fois
Voilà, je crois,
L'hôtel sauvé pour un mois.

ADOLPHE et VICTORINE.

Quelle ardeur! c'est, je le vois,
Notre argent qui les excite;
Ah! les hommes sont, je crois,
Soumis tous aux mêmes lois.

(*Guillemain et Nicole sortent.*)

SCÈNE IX.

ADOLPHE, VICTORINE (*dans leur chambre*).

ADOLPHE.

Réglons à présent l'emploi de nos journées.

AIR : *Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse.*

Nous sortirons de cet asile
Bien rarement?

VICTORINE.

Oui, mon ami.

ADOLPHE.

D'une existence aussi tranquille
N'éprouveras-tu point d'ennui?

VICTORINE.

C'est bien mal juger de nos ames,
Mon cher Adolphe; dans Paris
(*Naïvement.*) Est-ce qu'on voit jamais les femmes
S'ennuyer avec leurs maris?

ADOLPHE.

Et puis tu as des talens. Tu finiras mon portrait.

VICTORINE.

En attendant le dîner, tu peux me donner séance.

ADOLPHE.

Bien volontiers.

VICTORINE.

A condition que vous ne m'embrasserez pas si souvent. (*Elle cherche le portrait dans le carton; Adolphe s'assied devant elle. Victorine commence à dessiner*).

ADOLPHE.

Est-ce bientôt fini?

VICTORINE.

Tu n'as pas de patience.

ADOLPHE (*se levant*).

Voyons donc si je suis bien.

VICTORINE.

Tiens, regarde.

AIR : *Il reçut au sein de la gloire* (d'*Aline*).

Dans ses yeux sans peine on peut lire
Et son esprit et sa gaîté;
On reconnaît à son sourire,
L'étourderie et la bonté.
A travers sa malice même
On distingue un air caressant
Qui semble dire : oui... je t'aime!...
Trouvez-vous qu'il soit ressemblant?

ADOLPHE.

Ensemble.

Le portrait dit : Je t'aime. (*bis.*)
Oh! oui, c'est bien moi-même;
Combien mon cœur (*bis*) est satisfait!
Non, jamais, sur mon ame,
D'un époux une femme
N'a fait un semblable portrait.

VICTORINE.

Le portrait dit : Je t'aime. (*bis.*)
Oh! oui, c'est bien toi-même
Combien mon cœur (*bis*) est satisfait!
Soit dit, sans épigramme,
Puisse toujours ta femme
De toi faire un pareil portrait.

(*Ensemble*).

Que j'aime (*bis*) ce joli portrait! (*bis.*)

SCÈNE X.

Les mêmes, NICOLE.

NICOLE (*accourant dans la première pièce*).

Ah mon Dieu!... monsieur... mam'zelle... (*se reprenant*) Madame!...

ADOLPHE (*entr'ouvrant la porte*).

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

NICOLE.

Vous ne savez pas ?

AIR *du vaudeville d'Arlequin Cruello.*

Mon parrain peut, avec raison,
S'réjouir de l'aventure ;
Dans la rue, auprès d'la maison,
Je v'nons d'voir un' voiture,
Elle est pleine de gens du grand ton ;
J'ai r'marqué sur-tout un gascon
Qui répétait sans cesse :
Cherchez la *Bêt' du Gévaudan*,
Monsieur Guillemain... assurément,
Il faut (*bis*.) qu'il le connaisse.

VICTORNE.

Qu'est-ce que tout cela nous fait ?

NICOLE.

C'est que ç'a n'est pas si gai pour vous que pour mon parrain.

ADOLPHE.

Que voulez-vous dire ?

NICOLE.

Vous m'avez intéressé tout de suite, parce que vous êtes ben gentils tous les deux, et j'm'en vas vous expliquer....

ADOLPHE et VICTORINE.

Mais expliquez-vous donc ?

NICOLE.

V'là que m'y v'là. Comme mon parrain m'a dit qu'il fallait toujours savoir qui étaient les gens, j'ai écouté dans un petit coin, et v'là ti pas que j'ai entendu qu'la belle grosse dame n'était ni plus ni moins que madame votre tante qui....

ADOLPHE et VICTORINE (*fermant tout de suite la porte*).

Ma tante !

NICOLE (*de l'autre côté*).

Eh ben ! ils sont honnêtes, ils me ferment la porte au nez.

VICTORINE.

Ah ! mon ami, il ne nous reste plus qu'à implorer notre pardon.

ADOLPHE.

Nous rendre avant la première sommation ! Non, morbleu ! Attendez, attendez ma chère tante. (*Il va prendre tous les meubles les uns après les autres, et les pose devant la porte.*)

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Pour bien défendre une place,
Il faut d'abord remarquer
Par où l'on peut l'attaquer.
Ce meuble qu'ici je place
Retiendra les assaillans.

NICOLE (*de l'autre côté*).

Mais qu'est-c' qu' vous fait's donc là-d'dans ?

ADOLPHE.

Je fais mes retranchemens.
Il faut encor que j'apporte
Chaque chaise tour-à-tour ;
Si la Raison à l'Amour
Ferme bien souvent sa porte,
L'Amour peut bien, sans façon,
La fermer à la raison,
A la Raison. (*bis.*)

VICTORINE.

Mais quel est ton projet ?

ADOLPHE.

Tu le sauras. Ah diable ! dans une place assiégée il faut des vivres. (*A Nicole*) : Ma petite, vous avez de

l'intelligence ; notre dîner dans un panier accroché à une corde, vous le monterez par la fenêtre de cette chambre, et l'on vous paiera bien.

NICOLE (*de l'autre côté*).

Oui, Monsieur, c'est dit : ils me font faire tout ce qu'ils veulent.

VICTORINE.

Ah ! mon ami, je crois entendre du bruit.

ADOLPHE.

La pièce est en état d siége ; obéissance absolue au commandant.

(*Nicole s'enfuit en voyant entrer madame de Vétilly et Famignac.*)

SCÈNE XI.

ADOLPHE, VICTORINE (*dans leur chambre*); Mad. de VÉTILLY, FAMIGNAC (*dans l autre*).

Mme. DE VÉTILLY (*à voix basse*).

Suivez-moi, vous dis-je, M. de Famignac.

ADOLPHE (*bas à Victorine*).

J'entends l'ennemi, silence.

FAMIGNAC.

Mais, Madame, songez qué lé dîner il allait être prêt dans l'instant.

Mme. DE VÉTILLY.

Enfans ingrats ! je vous prouverai si deux époux doivent toujours être ensemble. J'aimais, quoiqu'on en dise, feu M. de Vétilly, et feu M. de Vétilly m'adorait ; mais nous savions nous passer l'un de l'autre.

FAMIGNAC.

Calmez-vous, belle damé.

Mme. DE VÉTILLY.

Ah ! le petit coquin d'Adolphe! il me le payera.

FAMIGNAC.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Pour vous fairé courir les champs
Jé sais qu'il mérité lé blâme :
Mais, afin dé calmer vos sens,
Songez qu'il n'a qué dix-huit ans.
Et, qu'après tout, elle est sa femme.
Les bellés ont bien dés appas
Pour un lutin commé lé vôtre.
Trop heureux quand il né va pas
Enlévér (*bis*) la femmé d'un autre.

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Il faut les prendre par la douceur. (*Elle frappe à leur porte.*) Victorine, Victorine!

VICTORINE (*regardant Adolphe, qui lui fait signe qu'elle peut répondre*).

Ma tante!

Mme. DE VÉTILLY.

C'est donc ainsi, ma chère nièce, que vous vous échappez de chez moi, et me laissez dans une inquiétude ?....

VICTORINE.

Ce n'était pas mon projet; mais écoutez donc ?...

AIR *du vaudeville de la Petite Métromanie.*

Vous m'avez dit, il m'en souvient, ma tante,
Que, suivant un devoir bien doux,
En tous pays, l'épouse obéissante
Doit accompagner son époux.

Mme. DE VÉTILLY.

Votre Adolphe, qui me désole,
N'est, croyez-moi, qu'un étourdi;
Pour le choisir il fallait être folle.

VICTORINE.

Ah ! ma tante !

C'est vous qui me l'avez choisi.

FAMIGNAC (*à Mad. de Vétilly*).

Eh ! donc vous voilà prise.

Mme. DE VÉTILLY (*répondant à Victorine*).

J'en conviens ; mais c'était à condition qu'il resterait sous ma tutelle.

ADOLPHE (*à Victorine*).

C'est-à-dire que j'aurais changé de précepteur.

Mme. DE VÉTILLY.

Au reste, je vais lui parler à votre mari. M. Adolphe, je vous ordonne d'ouvrir cette porte.

ADOLPHE.

Ah ! ma chère tante ! comme vous vous moqueriez de moi....

FAMIGNAC.

C'est lui qui se moque de nous.

Mme. DE VÉTILLY.

Ma nièce, je vous commande de paraître !

ADOLPHE (*à Victorine*).

Je te le défends.

VICTORINE.

Ma tante, il me le défend ; et je suis en puissance de mari.

FAMIGNAC.

Ah ! Madame, quels principes vous avez donnés à votre nièce ?

Mme. DE VÉTILLY.

Comptez-vous rester long-temps enfermés ?

ADOLPHE.

Ma foi, nous ne nous trouvons pas mal.

AIR : *Pour obtenir celle qu'il aime* (du *Calife de Bagdad*).

(*à Victorine*).

Animés d'une même ivresse,
Ah ! puissions-nous voir constamment,
Moi, dans ma femme une maîtresse ;
Toi, dans ton époux un amant ;
Ne sortons point de cet asile :
Ah ! dans sa demeure tranquille,
Trop heureux qui peut réunir
L'Amour, l'Hymen et le Plaisir.

Mme. DE VÉTILLY et FAMIGNAC (*de l'autre côté*).

Ensemble.
Puisqu'on n'en peut rien obtenir,
Frappons et forçons-les d'ouvrir.

VICTORINE (*à Adolphe*).

Qu'elle frayeur vient me saisir,
A ma tante il faut obéir

ADOLPHE.

Trop heureux qui peut réunir
L'Amour, l'Hymen et le Plaisir.

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Ils ne m'écoutent pas. (*A Adolphe*) : Songez que je suis accompagnée de M. de Famignac, dont le courage...,.

FAMIGNAC.

Qué dités-vous ? ah ! ne me compromettez pas avec un pareil étourdi. (*A Adolphe*) : M. Adolphe, n'ayez point peur dé moi, je vous prie. Je suis très-pacifique, et je ne veux être ici qué médiateur.

SCÈNE XII.

Les mêmes, GUILLEMAIN.

GUILLEMAIN.

Le dîner de Madame est servi. (*Il sort.*)

FAMIGNAC.

Ah ! sandis, jé demandé uné trève.

ADOLPHE (*à Victorine*).

Oh ! l'excellente idée ! (*Il appelle.*) Ma tante, je propose un arrangement.

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Ecoutons, écoutons.

FAMIGNAC (*à part.*)

Tout vient mal à propos aujourd'hui.

ADOLPHE.

Je demande, Madame, que pendant que vous allez dîner, M. Famignac reste ici comme plénipotentiaire.

VICTORINE.

Oh ! la bonne folie !

FAMIGNAC.

Comment, capédébious, pendant lé repas! Il me manquait ce dernier trait.

ADOLPHE (*à Mad. de Vétilly*).

Je lui ferai part de mes conditions.

Mme. DE VÉTILLY.

Il faut se prêter à leurs fantaisies.

FAMIGNAC.

Cela vous est facile à dire.

Mme. DE VÉTILLY.

AIR *du vaudeville de la Piété filiale.*

Dans tous les grands évènemens
J'ai reconnu votre prudence;
Par vos conseils et par votre éloquence,
A la raison ramenez ces enfans;
Prouvez-moi votre ardeur fidèle :
De l'amitié suivant la loi,
Cher Famignac, parlez ici pour moi.

FAMIGNAC (*à part*).

J'aimerais mieux dîner pour elle. (*bis.*)

(*Madame de Vétilly sort.*)

SCÈNE XIII.

ADOLPHE, VICTORINE, FAMIGNAC.

ADOLPHE (*qui a dérangé les meubles qui fermaient la porte*).

Vous pouvez entrer, pacifique Famignac.

FAMIGNAC.

Parlez vîte, je vous prie, je suis un peu pressé. Quel est l'arrangement ?....

ADOLPHE.

(*On entend frapper dans la main, derrière le théâtre.*)

Un moment. Pour que vous jugiez de ma condescendance, jetez un coup-d'œil sur mes préparatifs de défense. (*Bas à Victorine.*) J'ai entendu le signal. (*Il va à la fenêtre recevoir le panier.*)

FAMIGNAC (*à Victorine*).

Quelle tactique ! Oui, mais pour soutenir un siége, les provisions de bouche, voilà l'essentiel ; et comme vous n'en avez point, je vous vois infailliblement pris par famine.

ADOLPHE (*revenant avec le panier*).

Voulez-vous dîner avec nous, M. Famignac ?

FAMIGNAC (*surpris*).

Ah ! sandis ! qu'est-ce ceci ? un dîner ! Je te rends grace, ô ciel protecteur !

ADOLPHE.

Vous voyez que je suis généreux.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Un roi que chacun aime,
Et qu'on méconnaissait,
Daigna nourrir lui-même,
Les gens qu'il assiégeait.

Ensemble. { Les nœuds qui nous unissent
Sont différens.
Les assiégés nourrissent
Les assiégeans.

(*Pendant ce couplet, Famignac a mis le couvert*).

ADOLPHE (*à Famignac.*)

Donnez la main à madame, cher Famignac.

FAMIGNAC.

C'est infiniment d'honneur pour moi. (*Ils se mettent tous trois à table.*)

ADOLPHE.

A présent que nous voilà à table, parlons d'affaires.

FAMIGNAC.

Oui, céla facilité beaucoup les rapprochemens.

(*Pendant toute cette scène, Famignac cherche à manger; Adolphe et Victorine l'en empêchent.*)

ADOLPHE.

Voici donc, M. Famignac, la capitulation que je propose.... buvons.... (*Il verse aux autres.*)

FAMIGNAC.

Est-ce là le premier article ?

ADOLPHE.

Pas tout-à-fait; le voici : « Liberté absolue pour les » deux jeunes époux, de passer leurs journées comme » ils le voudront. »

VICTORINE (*à Famignac.*)

C'est bien naturel : n'est il pas vrai, monsieur ?

FAMIGNAC.

Céci me paraît divin. (*Cherchant à manger.*)

ADOLPHE (*lui ôtant son assiette*).

Pour que rien ne s'oublie, vous allez écrire.

FAMIGNAC.

Comment, sandis, écrire!

ADOLPHE.

Dépêchez-vous, le dîner refroidit. « Plus de visites d'étiquettes. »

VICTORINE.

Où l'on est heureux de ne trouver personne.

ADOLPHE.

Article second : « Huit mois de campagne, au moins, tous les ans. »

FAMIGNAC (*écrivant*).

Ah! bien céla ; votre campagne est si jolie, si pastorale! (*à part*) et à deux pas dé chez moi.

ADOLPHE.

« Jamais de parasites à dîner.... » A votre santé, M. Famignac.

FAMIGNAC.

Dé tout mon cœur. (*A part.*) Diable, cet article il mé contrarie....

VICTORINE (*à Adolphe*).

Mon ami, n'oublie pas les grandes assemblées?

ADOLPHE.

Sois tranquille. « Point de soirées obligées pour nous ; nous resterons quand nous voudrons dans notre appartement. »

FAMIGNAC.

Jé vois que la tante sera souvent seule.

ADOLPHE (*à part*).

Seule ! ah, diable ! il faut parer à cela. Oh ! l'excellent moyen pour nous rendre libres. La bonne folie ! Ecrivez, écrivez. Troisième et dernier article.

FAMIGNAC (*écrivant*).

Dernier article !

ADOLPHE.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Ma tante étant la maîtresse
De ses biens, et cœtera,
Comme il lui faudra sans cesse
Quelqu'un qu'elle grondera,
Famignac l'épousera;
Alors la dame en fera,
En fera (*bis*)
Ce que bon lui semblera,
Tout ce que bon lui semblera.

Ensemble.

FAMIGNAC.

J'applaudis à tout cela,
Oui, sandis : elle en fera,
En fera (*bis*)
Ce que bon lui semblera.
Tout ce que bon lui semblera.

ADOLPHE et VICTORINE.

Famignac l'épousera,
Alors la dame en fera,
En fera (*bis.*)
Ce que bon lui semblera.
Oui, ce que bon lui semblera.

FAMIGNAC.

Ah ! cadédis, tous ces articles ils sont marqués au coin de la sagesse. Jé puis maintenant.... (*Il va pour manger.*)

ADOLPHE.

Un moment, vous dînerez quand cela sera signé.

FAMIGNAC (*prenant le papier et se levant de table*).

AIR : *On dit par-tout le monde.*

Combien dé politique
Cé traité doit prouver !
A mon tour jé mé pique
Dé lé faire approuver.

(*Il passe dans l'autre chambre*).

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, Mme. de VÉTILLY.

FAMIGNAC (*rencontrant Mad. de Vétilly, qui entre*).

Suite de l'air.

Arrivez, bellé dame !

Mme. DE VÉTILLY.

Ah ! pour vous je tremblais.

FAMIGNAC.

Calmez, calmez votre ame,
Car j'apporte la paix.

(*Il lui remet le papier*).

ADOLPHE et VICTORINE (*qui écoutent à la porte*).

Ensemble.

Par la crainte et l'attente
Mon cœur est agité;
Voyons comment ma tante
Va prendre le traité.

FAMIGNAC.

Ah ! comblez mon attente,
Car mon cœur s'est flatté
Qué vous seriez contente
Dé cé pétit traité ?

Mme. DE VÉTILLY.

Est-ce qu'on me plaisante ?
Leur cœur s'est-il flatté
De pouvoir, à leur tante,
Imposer un traité ?

Mme. DE VÉTILLY (*parcourant le papier*).

Mais quel enfantillage!
Ont-ils perdu le sens ?
Un si prompt mariage!

FAMIGNAC (*se jetant aux pieds de Mad. de Vétilly*).

Mon amour a dix ans!

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Votre flamme est pressante;
Avec légèreté,
Jamais femme prudente
Ne signe un tel traité.

Ensemble.

Votre flamme, etc.

ADOLPHE et VICTORINE (*accourant près de leur tante*).

Ensemble.

Sur votre ame indulgente,
Vos enfans ont compté;
Daignez, daignez, ma tante,
Approuver ce traité.

FAMIGNAC.

Ah! comblez mon attente,
Jé crois, sans vanité,
Qué vous serez contente
Des suites du traité.

FAMIGNAC (*à Mad. de Vétilly*).

Ah! lé beau trait! ils se livrent à vous sans condition; c'est lé cas de les accepter toutes.

Mme. DE VÉTILLY.

Vous le voulez donc tous? Eh bien, mes enfans, je me sacrifie.

FAMIGNAC (*se relevant*).

Quel consentément flatteur!

ADOLPHE.

J'ai marié ma tante!

SCÈNE XV et dernière.

Les mêmes, GUILLEMAIN, NICOLE.

GUILLEMAIN.

Ces Messieurs et ces Dames passeront sans doute la nuit ici ?

FAMIGNAC.

Et même nous y soupérons, mon pétit.

GUILLEMAIN.

J'étais bien aise d'être prévenu ; l'affluence est si grande dans ma maison....

NICOLE.

V'là ben la première fois que je voyons tant de monde.

ADOLPHE.

Ah ça, ma chère tante, demain nous vous suivons ; mais songez qu'à la première infraction au traité, j'ai recours aux grands moyens, j'enlève ma femme.

VAUDEVILLE.

AIR *d'une Valse nouvelle.*

On peut appeler
La vie une petite guerre.
Le plus téméraire
Un beau jour doit capituler.

Tous.

On peut appeler, etc.

Mme. DE VÉTILLY.

Je voyais jadis
Nos étourdis,
Pris par mes charmes,
Livrer, pleins d'ardeur,
Bien des combats à ma pudeur;
Mais au plus hardis
Je ne rendis
Jamais les armes,

(A Famignac.)

Faut-il que mon cœur
Trouve en vous son premier vainqueur?

Tous.

On peut appeler
La vie, etc.

GUILLEMAIN.

Voyez maint huissier,
Maint créancier,
Tendant un piége
A ce débiteur,
Qui met en défaut leur ardeur;
Comme chaque jour,
De son séjour,
Ils font le siége.
Pris par trahison,
Le voilà qui chaute en prison.

Tous.

On peut appeler
La vie, etc.

FAMIGNAC.

Fort peu quéréleur,
J'ai beaucoup dé valeur,
A table.
Famignac jamais
Né fit la guerre qu'aux bons mets;
Mais dé mes exploits,

Quelquefois
Lé nombré m'accable :
Et mon estomac
Mé dit : Alte-là, Famignac.

Tous

On peut appeler
La vie, etc.

NICOLE.

Plus d'un étranger,
Qui vient loger
Dans cet asile,
Me voit et prétend
Soumettre mon cœur à l'instant.
Il va tout oser ;
Mais je sais en personne habile,
Qu'il faut composer :
J'en suis quitte pour un baiser.

Tous.

On peut appeler
La vie, etc.

VICTORINE.

Les Graces, un jour,
Contre l'Amour,
Pour se défendre,
Voulurent s'armer,
Et dans Cythère s'enfermer ;
Assiégeant
Prudent,
Pour forcer la place à se rendre,
L'Amour quelques nuits
La fit miner par les Ennuis.

Tous.

On peut appeler
La vie, etc.

ADOLPHE (*au public*).

L'auteur par état
Livrant combat
A la critique,
N'est pas assez fort
Pour lutter contre son effort ;

Soyez son appui,
A vous plaire quand il s'applique ;
Daignez aujourd'hui
Vous liguer contre elle avec lui.
S'il vient nous troubler,
Au censeur imposez silence ;
C'est à l'indulgence
A le faire capituler.

Tous.

S'il vient nous troubler, etc.

FIN.

De l'imprimerie de J.-B. POULET, rue du Cimetière-Saint-André, n°. 5.

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez MARTINET, *libraire.*

Les Trois Fous, ou *la Jeune Veuve*, vaudeville, par Armand Dartois. 1 fr. 25 c.

Le Secret de Madame, comédie en un acte, par Moreau et Dumolard. 1 fr. 25 c.

La Partie Carrée, ou *Chacun de son côté*, vaudeville en un acte, par Theaulon et Armand Dartois. 1 f. 25 c.

Les Pêcheurs Danois, vaudeville historique en un acte, par les mêmes. 1 f. 25 c.

Le Rival par amitié, vaudeville en un acte, par Dumolard et Favart. 1 fr. 20 c.

Les Avants-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard. 1 fr. 25 c.

Le Luxembourg, comédie-tableau en un acte, par Charles Maurice. 1 fr. 25 c.

Le Sultan du Havre, folie-vaudeville en un acte et en prose, par MM. Armand Dartois et Henry Dupin.

5-2-13

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Moreau, Charles François
2367 Jean Baptiste
M47 Les époux de trois jours